



MÉFIE-TOI DES GRECS

En se partageant entre Athènes et Cassel, *Documenta 14* a-t-elle réussi à replacer l'omphalos grec au centre du monde ? Retour sur un été grec de tous les espoirs avant un automne apollinien et dionysiaque, entre performance olympique de Jan Fabre et mystère éleusinien de Vana Xenou. Pour une renaissance de la tragédie.

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ



Vlassis Caniaris.
Hopscotch.

1974, installation de six figures humaines,
(fil de poulet sur cadre en bois, remplissage
en papier et en plastique et vêtements usés),
neuf valises, cage d'oiseaux en métal et craie
sur papier sulfurisé, 155 x 440 x 600 cm.
National Museum of Contemporary Art, Athènes.

Documenta 14.

Athènes. Du 8 avril au 16 juillet 2017 /

Cassel. Du 10 juin au 17 septembre 2017. <http://www.documenta14.de>

6^e Biennale d'art contemporain de Thessalonique.

Du 30 septembre 2017 au 14 janvier 2018

Jan Fabre. *Mount Olympus – To glorify the cult of tragedy*,

performance de 24 h. Grande Halle de La Villette, Paris. Du 15 au 16 septembre 2017

Paul Delvaux. *Maître du rêve*.

Palais Lumière, Évian. Jusqu'au 1^{er} octobre 2017

« *Timeo Danaos et dona ferentes* » : « Méfie-toi des Grecs et de leurs cadeaux. » Par la bouche de Virgile, les Latins se défiaient déjà des Grecs. Pour ne rien dire des Germains, qui firent élire au XIX^e siècle Othon de Bavière premier roi de Grèce. En prenant pour titre *Learning from Athens* (« Apprendre d'Athènes »), en divisant la manifestation et ses 160 artistes internationaux entre Cassel et la capitale grecque et en choisissant de ne travailler qu'avec des institutions culturelles publiques – comme le Musée national d'art contemporain (EMST) installé dans l'ancienne brasserie Fix, soit 18 000 m² jusqu'à présent fermés car ne disposant d'aucun budget de fonctionnement –, le Polonais Adam Szymczyk, directeur artistique de *Documenta 14*, a cherché à réconcilier les tensions entre l'Allemagne et la Grèce sur fond de crise économique et migratoire. « La Grèce est emblématique des mutations rapides que le monde connaît aujourd'hui, explique le silencieux Szymczyk. Elle incarne les dilemmes économiques, politiques,

sociaux et culturels auxquels l'Europe doit faire face – comme Cassel à l'époque de la création de *Documenta* en 1955. » Il ajoute : « Le déplacement en Grèce est une performance en soi. C'est d'ailleurs la première et la dernière fois que la *Documenta* ira à Athènes. Mais l'art a un pouvoir tout aussi immense que la politique et l'argent. »

Qu'a-t-on appris à Athènes ? En proposant le paiement de la dette grecque à l'Allemagne en olives et en invitant un sosie d'Angela Merkel tout habillé de rouge à venir les goûter, la performeuse argentine Marta Minujín n'a pas fait dans la dentelle. Mais elle participe pleinement de cet art collectif, collaboratif, entaché de social et mâtiné de rituel qui prévaut à cette *Documenta*. Gageons que son *Parthénon des livres* sur la FriedrichsPlatz à Cassel, réplique du célèbre temple de l'Acropole constituée de livres censurés au cours de l'histoire, aura su convaincre avec moins de spectacle et plus de réceptacle. L'installation multimédia de l'artiste grec Angelo Plessas se focalise elle aussi sur l'histoire allemande, en racontant une histoire centrée autour de sa voisine espionne qui, telle la Pythie de Delphes observant le vol des oiseaux, transmettait aux Alliés des messages sur les raids allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Alors que l'EMST a été invité à présenter sa maigre collection au Fridericianum de Cassel – dont le fronton affiche une phrase de l'artiste turc Banu Cennetoglu, « *Being safe is scary* » (« Être en sécurité est effrayant ») –, il a mêlé, durant les cent jours de la manifestation à Athènes, de la neige des JO de Sotchi enfermée dans un réfrigérateur en or à des objets archéologiques collectionnés par le *green man* autri-



Paul Delvaux.
Les Courtisanes.

1944, huile sur panneau, 89,5 x 130 cm.
Collection privée en dépôt au Musée d'Ixelles, Bruxelles.

Jan Fabre.

Répétition de *Mount Olympus, To glorify the cult of tragedy*.
15 septembre 2017, performance de 24 heures en 6 parties
et 14 chapitres, Grande Halle - La Villette, Paris.

Lucas Samaras. *Mirror Structure – Embrace*.
1991-2005, bois miroir et fer, 525 x 525 x 275 cm.
National Museum of Contemporary Art, Athènes.



chien Lois Weinberger, artiste paysan qui favorise « les mauvaises herbes » contre une structure sociale oppressive. On retrouve ce retour aux utopies soixante-huitardes – également fortement présentes cette année à la Biennale de Venise – dans les tableaux en paille d’Olaf Holzapfel à l’école des Beaux-Arts, dans le mobilier musical fait de casseroles-tambours et de chaises-guitares de la *Music Room* de l’artiste turque Nevin Aladag ou dans les archives des crises financières qui se sont succédées depuis 1929, transformées en lamentations musicales par le Nigérian Emeka Ogboh au Conservatoire d’Athènes. Quant aux fantaisies sexuelles d’obédience dionysiaque des activistes Annie Sprinkle et Beth Stephens, qui invitaient les visiteurs à les rejoindre dans un grand lit bleu pour être couverts de caresses pendant sept minutes, elles rappellent curieusement les mélancoliques étreintes saphiques du Belge Paul Delvaux qui, rompant ses attaches morales avec le réel à la fin des années 30, hantait ses toiles métaphysiques de belles endormies au milieu d’architectures de temples grecs effondrés. Malgré l’altruisme évident de Szymczyk (toutefois plus préoccupé, en tant que Polonais, du cas juif que du cas grec – comme le montre la *Documenta* dans sa

version allemande) et au-delà de la vidéo de Bouchra Khalili, *The Tempest Society* – où se mêlent récits de migrants vivant en Grèce et réflexions sur les potentiels de l’art –, on peut toutefois s’interroger sur cette méthodologie de l’expérience et sur ce qu’elle aura véritablement apporté à l’art grec. La Biennale d’Athènes, qui s’est déroulée simultanément, a d’ailleurs enclenché une polémique en s’intitulant *En attendant les barbares*, afin de répondre à « l’exotisation de la périphérie et à la tropicalisation du cas grec ». C’est à se demander, comme le fait le magazine *Mad*, s’il faut se méfier des Grecs qui apportent des cadeaux ou plutôt des cadeaux qui apportent des Grecs. Semblable mésaventure est d’ailleurs arrivée au metteur en scène flamand Jan Fabre. Obsédé par la Grèce, ses vrais et ses faux dieux, ses salauds et ses héros, le Flamand rosse a créé, en juin 2015 à Berlin, *Mount Olympus*, une sidérante performance pour 27 acteurs d’une durée de 24 h – judicieusement reprise à la Villette en septembre. Convoquant Antigone, Prométhée, Dionysos, Tirésias, Electre et tous les autres dans un théâtre sauvage et pulsionnel, cette fête théâtrale d’une journée de l’existence grecque plonge aux racines de la tragédie, en mêlant sirtaki de

VANA XENOU, RÉPARER LES MORTS

« Comment une Grecque peut-elle répondre à un fossé culturel entre l’Occident et l’Orient qui s’ouvre depuis l’Antiquité tardive ? » prévient Vana Xenou – dont le nom, en grec, signifie « celle qui vient d’ailleurs ». « Je vis dans un pays dont on a très justement dit qu’en soulevant quotidiennement ses ruines, on sent bouillonner au-dessous les sources de l’avenir. » Cherchant à lutter contre l’amnésie tout en faisant tomber les obstacles qui voudraient se dresser entre passé, présent et futur, cette belle, puissante et profonde artiste grecque aux allures d’Irène Papas édifie des odes inactuelles – que ce soit à l’usine Kronos d’Éleusis, dans les jardins du Palais Royal à Paris ou dans l’arcade Spiromilios d’Athènes – en associant les mythes, les rites et les mouvements d’objets archéologiques aux gestes les plus contemporains.

Mariant ainsi les antiques rituels initiatiques d’Éleusis avec les formes naturelles du Land Art – à l’instar des « passages » de sa mystérieuse compatriote Diohandi (qui représentait la Grèce à Venise en 2011) – mais aussi avec celles, plus obscures, d’*État donnés*, l’ultime réalisation secrète de Marcel Duchamp, elle a pris conscience du monde réel, « du monde qui a un sens », à travers la découverte du sacré, ce concept souvent vilipendé au XX^e siècle. Joseph Beuys, sculpteur de la conscience humaine qui se voulait guérisseur de la société, disait néanmoins se livrer volontiers à ce qu’il appelait « la maladie initiatique » : « Le monde est plein d’énigmes, mais c’est l’homme qui est la solution de ces énigmes », assurait-il. Convaincue, comme le chamane germanique, que l’homme est aussi un être rituel, la Pythie grecque foca-

corps nus avinés dansant autour d'Œdipe aux yeux sanglants et crevés avec séance de masturbation collective avec plantes vertes et bacchanale finale. Applaudi à tout rompre lors des représentations données à Rome ou Amsterdam, *Mount Olympus* semblait naturellement désigner le breughélien Fabre comme nouvel Icare d'une Grèce en chute libre. Il s'y est d'ailleurs brûlé les ailes. Appelé en urgence en 2016 pour « sauver » les festivals d'Athènes et d'Épidaure – qui affichaient des pertes de près de 3 millions d'euros –, le Flamand a immédiatement annoncé des spectacles 100 % belges la première année, dont une création du demiurge lui-même à Épidaure, suivis en 2017, 2018 et 2019 de créations européennes, ne réservant qu'un tiers de la programmation aux Grecs – invités qui plus est à suivre des master class pour se mettre à niveau ! Devant la colère des professionnels de la culture grecs, indignés par ce « totalitarisme artistique », Jan Fabre, jugeant ne pas pouvoir « faire des choix artistiques en toute liberté dans un environnement hostile », n'a eu d'autre choix que de démissionner, deux mois seulement après sa nomination. Peut-être faudrait-il laisser aux Grecs le droit de disposer d'eux-mêmes, sans faire

preuve d'un européenisme triomphant. Évitant de pratiquer un retour à l'Antique stérilisant, l'artiste grecque Vana Xenou approfondit la signification de ces trois lieux sacrés que sont Éleusis, Delphes et Athènes dans des installations labyrinthiques et philosophiques, qui cherchent à conjuguer le temps circulaire de Perséphone avec le va-et-vient linéaire de Dionysos, en s'arrimant au point de jonction d'Apollon. La 6^e Biennale de Thessalonique – deuxième plus grande ville de Grèce – tient un semblable cap supra-individuel entre réalisme et ésotérisme, en s'interrogeant sur les « *Imagined Homes* » (que l'on pourrait traduire par « Patries imaginaires »). Mettant en regard le problème de l'immigration avec la nécessaire redéfinition du concept, de plus en plus mouvant, du « chez soi », la Biennale invite ainsi Esmeralda Kosmatopoulos, qui réfléchit sur le langage à l'ère digitale. Éblouie par l'opéra contemporain de Saariaho et Maalouf sur le thème du *fin'amor* médiéval qui préfère aimer à distance, l'artiste franco-grecque n'en stigmatise pas moins *l'amour de loin*, capable de transformer le mot *Welcome* en *Come home* par simple suppression du *Wel*. Que l'Europe le veuille ou non, avec la Grèce, c'est toujours l'amour de près. ■



Vana Xenou.
Téléété.
1992-2003, installation,
30 sculptures en terre
cuite, sculpture,
vitrine et table en fer.

Vana Xenou.
Perséphone.
2004, sculpture
en bronze,
195 x 40 x 35 cm.

lise son attention sur la question des lieux sacrés, ces étendues ouvertes et points de rencontre considérés comme les premiers lieux d'asile des cités de la Grèce antique. Cherchant à retrouver le sens des grandes fêtes rituelles des Eleusines, des Anthestéries ou des Thesmophories, elle utilise les conditions latentes qui continuent d'influer encore aujourd'hui sur la ville en tant que corps politique pour créer des installations labyrinthiques initiatiques. À l'inverse des *Building Cuts* de Gordon Matta-Clark, qui incisaient et blessaient les maisons abandonnées, l'artiste grecque ne se réapproprie l'espace maison-jardin de l'Ermitage que pour mieux guérir la plaie du sans-foyer – cette malédiction de l'homme. Elle fait du passage de l'extérieur vers l'intérieur un espace symbolique de renaissance, qui tente de reconstituer mentalement un triangle sacré entre Athènes, le grand sanctuaire de la coexistence des dieux anciens et nouveaux, Éleusis, le

sanctuaire panhellénique de Déméter et Coré/Perséphone, et Delphes, le sanctuaire d'Apollon, capable d'influencer les événements par ses oracles. Vana Xenou rapporte cette *éleusis* (arrivée) – sorte d'ascension en forme de mouvement perpétuel où le rythme se substituerait au temps – à trois figures mythico-religieuses, qui président à la transformation de ces trois cités par la conjonction de leurs contraires : Apollon, dieu de la catharsis spirituelle, connaisseur infailible qui conduit à la mesure, Perséphone, être qui franchit deux mondes, le terrestre et le chthonien, et qui représente le cycle de la vie et de la nature, et Dionysos, le fou, le furieux toujours en mouvement, qui joue un rôle de médiateur et d'équilibriste entre ces deux mondes. À l'instar des Anthestéries, cette « fête des fleurs » en l'honneur de Dionysos qui célébrait la végétation renaissante et procédait au culte des morts à Athènes, Vana Xenou recrée le rituel des *aiorai* (balançoires)



en installant dans le jardin de l'Ermitage des corps de jeunes filles en bronze qui se balancent entre la vie et la mort, troués et mis à nu par les célibataires mêmes. Ces *aiorai* de métal et de vent, qui oscillent au rythme des chansons obscènes, précèdent l'union sacrée de la femme de l'archonte-roi et du dieu, comme la jeune fille précède l'épouse. Après avoir franchi des peintures aux yeux fermés qui accueillent le visiteur au seuil de la maison des Vallons, la montée initiatique se poursuit dans les étages, face à un autoportrait dionysiaque en plâtre dépecé en six morceaux, à une Coré primitive qui prend la forme d'une graine et d'un bourgeon « qui s'ouvre pour donner accès à des alcôves souterraines » (D. H. Lawrence), à un principe vertical d'Apollon en marbre, pour finir par des scènes de *téléte* (acte initiatique, du grec *telos* que l'on peut traduire par « lointain » ou « cause finale »), où des *progonoi* de têtes brancusiennes d'ancêtres posées à plat

sur des colonnes mènent à une peinture du corps sacrifié de Polyxène, la princesse troyenne immolée sur la tombe d'Achille, qui fait coexister les vivants et les morts. Très organisée, la déraison dionysiaque ne se trompe jamais de cible. S'inspirant des boucles infinies décrites par Douglas Hofstadter dans son livre *Gödel, Escher, Bach* tout autant que des hexagones concentriques qui tournoient autour d'une fontaine, dans la cour construite en sous-bassement de sa maison de l'île d'Eubée, la musique stochastique d'Alexandros Panayotopoulos se fond avec les rites sacrés de Vana Xenou en murmurant des logos géométriques dans l'hexagone de l'Ermitage. L'esprit souffle où il veut. ■ ED

Vana Xenou.
*Le Rituel
des balançoires
(Aiorai)*.
2017, installation,
huit figures en bronze,
102 x 190 x 40 cm
chacune.

**Vana Xenou. Le sens politique
des lieux sacrés – Athènes, Eleusis, Delphes.
Fonds Culturel de l'Ermitage, Garches.
Du 9 septembre au 9 décembre 2017**